

L'autre Parole

La revue des femmes féministes et chrétiennes

À pleine tête dans l'été!



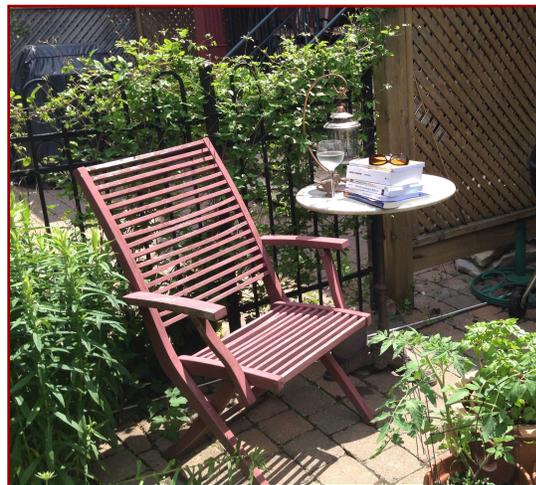
Numéro 139 Été 2014

L'autre Parole

La revue des femmes féministes et chrétiennes

Numéro 139 Été 2014

À pleine tête dans l'été!



Sommaire

Liminaire - Monique Hamelin, p. 3

Lettres et Sons

Une somme d'informations sur les femmes - Monique Dumais, p. 4

Le genre dans tous ses états - Louise Melançon, p. 6

Hannah Arendt – La banalité du mal - Louise Melançon, p. 8

Elles étaient là... - Carmina Tremblay, p. 11

La science au féminin. *L'empreinte de toute chose* de Elizabeth Gilbert
- Christine Lemaire, p. 13

Le ghetto de Varsovie – L'histoire d'une survivante - Monique Hamelin, p. 15

Un cheminement pour éviter l'agenda trop chargé - Monique Hamelin, p. 18

LIMINAIRE

J'écris ces lignes en juin, le ciel est partiellement nuageux, le mercure n'est qu'à 18 degrés... Le bon côté des choses de ce printemps gris, plutôt froid et pluvieux, la nature est florissante. L'été sera officiellement là dans moins de huit jours. Le soleil finira bien par réchauffer nos corps et nos cœurs. En attendant la canicule, voici quelques suggestions de lecture.

Nos collaboratrices ont lu pour vous des livres, une revue, des essais marquants et des analyses féministes sur des problématiques diverses. Ainsi, même en cette période estivale, nous trouvons important d'attirer votre attention sur le tome V d'« une somme d'informations sur les femmes » au Québec tant dans l'Église que dans la société. Écrit sous la direction de Denise Veillette, il présente 25 ans d'histoire des représentantes diocésaines à la condition des femmes. La question du genre est décortiquée dans un numéro de *Parvis* disponible sur Internet. Vous ferez également un retour sur le film Hannah Arendt, cette grande intellectuelle, et les réflexions qu'il suscite sur la banalité du mal dans nos vies d'aujourd'hui. Une analyse féministe du printemps érable signale non seulement les difficultés des jeunes femmes dans la lutte avec leurs compagnons, mais aussi l'effacement de la présence des femmes dans ces luttes par les médias. Par ailleurs, bonne nouvelle, elles ont découvert la force de la solidarité et des groupes non mixtes.

Pour celles qui courent après leur temps, pour celles dont les agendas sont toujours trop pleins, un cheminement autre est proposé dans le livre de Christine Lemaire. Enfin, nous vous proposons le dernier roman de Elizabeth Gilbert, *L'empreinte de toute chose* qui raconte la vie d'une scientifique du 19^e siècle et une biographie de Wiera Gran, une survivante du ghetto de Varsovie.

Bonne lecture!

*Monique Hamelin
pour le comité de rédaction*

LETTRES ET SONS

UNE SOMME D'INFORMATIONS SUR LES FEMMES

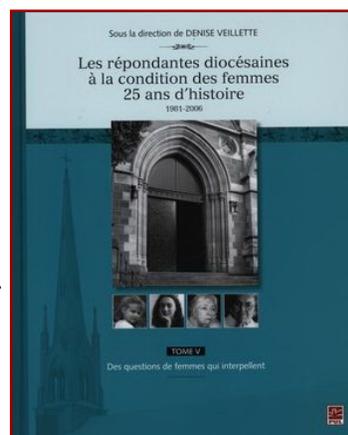
Monique Dumais

C'était un livre très attendu pour souligner les 25 ans des répondantes diocésaines à la condition des femmes au Québec. Un livre immense qui arrive avec son tome V, en premier, laissant présager les quatre autres tomes à venir. C'est une encyclopédie sur l'évolution des femmes au Québec, tant dans l'Église que dans la société.

L'auteure est membre du groupe Houlida, de Rimouski

L'ouvrage est bâti à partir de 72 textes de répondantes diocésaines auxquels s'ajoutent des réflexions de plusieurs spécialistes d'horizons intellectuels et professionnels variés. Il fallait un génie spécial pour rassembler tout ce matériel et le mettre en perspective. S'y retrouvent huit sections :

1. Hommes et femmes : des partenaires?
2. Féminisme et œcuménisme
3. Au Québec et dans le monde, des femmes ont marché
4. La femme et l'interdit
5. L'ordination des femmes au diaconat et au presbytérat
6. Des réflexions nostalgiques à l'égard de l'Église institution
7. Le renouveau dans l'Église catholique : diversité des expériences, des réalisations et des souhaits
8. Des femmes questionnent et rêvent l'Église catholique.



J'aurais souhaité faire un résumé de chaque section, mais la tâche aurait été longue et dépassant les limites de l'espace alloué pour une recension. Notons toutefois que la section 5 sur l'ordination des femmes offre un parcours substantiel pour la quête des femmes dans ce domaine. La section 8 sur les rêves des femmes pousse l'avancée jusqu'au « Faites ceci en mémoire de moi ».

Les formes de contribution sont très variées : exposés d'une recherche, pièces historiques, poèmes, et même le rapport téléphonique d'une répondante. Sans oublier les références bibliographiques importantes et très utiles pour un travail de recherche auxquelles Denise Veillette, l'auteure, sociologue reconnue pour son ouvrage *Femmes et Religions* (Les Presses de l'Université Laval, 1995) est bien entraînée. Rien n'est négligé, tout nous invite à approfondir l'une ou l'autre des questions sur l'avenir des femmes dans l'Église catholique, plus particulièrement dans le contexte québécois.

Les répondantes diocésaines à la condition des femmes 25 ans d'histoire 1981-2006, tome V : Des questions de femmes qui interpellent.

Sous la direction de
Denise Veillette

Québec, Presses de l'Université
Laval, 2012, 1110 p. et A-K.

LE GENRE DANS TOUS SES ÉTATS

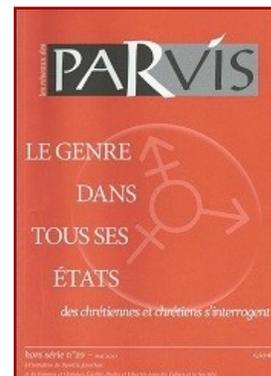
Louise Melançon

PARVIS est la revue des « Réseaux du Parvis », une fédération française fondée en février 1999, dans la mouvance qui a suivi l'éviction par Rome de l'évêque Jacques Gaillot. Femmes et Hommes en Église, entre autres, s'est joint à cette fédération qui en compte maintenant 50. Il est question ici d'un numéro hors série de la revue portant sur la théorie du « genre », du point de vue de chrétiens et chrétiennes.

L'auteure est membre
fondatrice de
L'autre Parole

1. Le contexte est celui d'événements qui ont provoqué une certaine polémique en France. En 2011, des éditeurs scolaires, lors de la révision d'un programme de biologie pour les classes de première, ont intégré des éléments des « gender studies » : il y a eu, en particulier, des réactions venant du Secrétariat national de l'enseignement catholique et de la Conférence des évêques catholiques concernant l'impact de cette théorie sur la différence des sexes et la sexualité. Déjà, en 1995, à la Conférence mondiale sur les femmes à Beijing, le terme « genre » était entré dans des documents sur la condition féminine. Et il y avait eu une forte réaction du Saint-Siège.

Cette revue comprend trois parties : une première qui apporte des définitions et des approches du « genre », une seconde qui traite de la question du point de vue biblique et anthropologique, et dans la troisième, plus concrète, on donne des témoignages et une vision spirituelle. Dans cette recension, je rendrai compte seulement de l'article d'Anthony Favier, intitulé « Pour une approche chrétienne du genre ».



L'auteur de cet article rappelle que dans la tradition chrétienne deux notions sont présentes pour la compréhension de l'être humain : sa création comme être sexué dans un vis-à-vis originel à l'autre sexe, et sa vocation à se réaliser, comme femme et comme homme, dans le service du monde et des autres, en particulier des plus petits de nos frères et sœurs. Il y aurait comme une tension entre création et vocation où peut prendre place la liberté des humains. Mais aujourd'hui, après les luttes d'émancipation des femmes, comment comprendre la

création des sexes? Les féministes ont dénoncé le fait que ce qu'on considérait comme un fait de nature, à savoir la subordination des femmes aux hommes, n'était qu'une construction sociale, comme d'ailleurs, les traits de caractères, attitudes ou rôles attribués à l'un ou l'autre sexe. De même, l'émancipation des minorités sexuelles a mis en évidence la séparation entre l'anatomie et le désir sexuel ou amoureux ainsi que pour certaines personnes, l'inadéquation entre leur anatomie et leur perception d'elle-même comme être sexué. La notion de « genre » renvoie donc à cette réalité de la construction de la différence des sexes.

L'auteur de l'article soulève la question de la naturalisation de la sexualité. On a compris la différence des sexes comme une évidence de la nature, alors que les études anthropologiques nous renvoient à des réalités multiformes concernant la sexualité humaine. Les études du genre nous permettent de dévoiler l'alliance qu'il y a entre la norme d'une « nature » fixe et un pouvoir qui s'exerce sur les dits déviants : « Il y a une évidence du pouvoir qui se naturalise et permet de disqualifier ceux et celles qui ne s'y conforment pas. »

Mais alors, le corps ne porte-t-il aucun sens en lui-même? Faut-il renoncer à la différence des sexes? Y a-t-il une place pour une éthique chrétienne du genre? Les études du genre ne sont-elles pas une chance pour renouveler notre intelligence de la foi? Ne nous montrent-elles pas que sans tout miser sur la différence des sexes, il faut accepter également son devenir dans l'histoire? L'auteur termine en suggérant de ne pas diaboliser la théorie du genre tout en ne tombant pas dans un optimisme naïf : peut-être que les études du genre peuvent nous aider à comprendre comment le sujet parle de lui-même et produit son identité. La quête de son identité est présente dans l'évangile, et la quête d'identité sexuelle en serait un aspect.

**Le genre dans tous ses états
– des chrétiennes et
des chrétiens s'interrogent**

Les réseaux du Parvis,
hors série n° 29, mai 2013

HANNAH ARENDT- LA BANALITÉ DU MAL

Louise Melançon

Nous avons pu voir sur nos écrans, au cours de l'année dernière, le film de la réalisatrice allemande Margarethe von Trotta, portant sur un moment de la vie de l'intellectuelle juive-allemande Hannah Arendt (1906 -1975). Il s'agit du procès en Israël, en 1961, de l'officier SS Adolf Eichmann. Arendt y assistait pour la revue américaine *New Yorker*. Ce qui donna de longs reportages journalistiques de sa part, mais surtout la rédaction d'un livre : *Eichmann in Jerusalem: a Report on the Banality of Evil*, publié en 1963.

L'auteure est membre
fondatrice de L'autre Pa-
role

Elle souleva une forte controverse, particulièrement dans le monde juif, surtout pour avoir exprimé l'opinion que les organisateurs juifs eux-mêmes, durant cette période de la persécution des Juifs, avaient d'une certaine manière contribué au désastre qui s'en est suivi. Le film nous montre bien que cette femme d'origine juive-allemande, qui avait connu les camps et s'était enfuie aux États-Unis, a perdu de grands amis, suite à la publication de ce livre.

Aujourd'hui, sa théorie sur ce qu'elle nomme « la banalité du mal » peut nous être utile pour réfléchir sur plusieurs réalités ou situations vécues dans notre société et qui posent des questions d'ordre éthique, comme, par exemple, celle de l'interruption de grossesse, et les questions de fin de vie.

L'expression « banalité du mal » réfère à une théorie proposée par Arendt pour comprendre le nazisme et le génocide des Juifs, à partir de la défense du SS Eichmann à son procès. Celui-ci n'est pas apparu comme un « démoniaque personnage », mais comme le fonctionnaire arriviste, opportuniste, superficiel, obéissant au Führer pour organiser la Solution finale : la déportation des Juifs dans des camps. Arendt l'a perçu comme un personnage fantomatique, sans consistance, comme « un clown » même¹. Un personnage qui n'éprouve pas de culpabilité et qui considère qu'il a fait son devoir, en obéissant au Führer. Il ne pensait pas à la fin de son action. Pour Arendt, « ce nouveau type de criminel, tout ennemi du genre humain qu'il soit, commet des crimes dans des circonstances telles qu'il lui est pour ainsi

1. LEGROS, Martin.
« L'hypothèse Arendt », *Philosophie Magazine*, mai 2013, p. 48
et suivantes.

dire impossible de savoir ou sentir qu'il fait le mal. » L'idée de la banalité du mal réfère à ce problème qu'elle a décelé dans le cas de Eichmann : non pas une volonté de faire le mal, mais un mélange de stratégie et de vide moral. Il n'était pas stupide, mais c'est une absence de pensée qui lui a permis de devenir ce criminel.

Pour Hannah Arendt, l'incapacité à voir les choses du point de vue de l'autre, à penser autrement que par clichés et préjugés, à réfléchir aux conséquences de ses actions, l'incapacité à distinguer entre le bien et le mal, renvoie non seulement au manque de responsabilité morale individuelle, mais représente le mal extrême tout en étant sans fondement et tout en apparaissant superficiel. Elle qui avait travaillé une thèse de doctorat sur « le mal dans Saint-Augustin », est passée d'une notion de mal radical à une autre : « Ma thèse est que le mal n'est jamais radical, qu'il est seulement extrême et qu'il ne possède ni profondeur ni dimension démoniaque. Il peut dévaster le monde entier précisément parce qu'il prolifère comme un champignon à la surface de la terre. »



Photo: CC common.wikipedia.org

Et si, pour elle, la conscience s'appuie sur la capacité de penser, elle n'oppose pas pour autant les intellectuels à ceux qui ne sont pas assez intelligents... Son maître Heidegger est l'exemple d'un grand intellectuel qui n'a pas évité ce mal, qui a appuyé le nazisme de Hitler. Ce qui permet l'expérience de la conscience, c'est une pensée sous le mode dialogal : à la fois un rapport à soi dans le retrait du monde, mais en même temps ce retrait n'est pas une coupure de la pluralité du monde, n'est pas un isolement. Et « tout le monde peut être amené à fuir ce rapport à soi »; le fait de ne pas penser ainsi peut faire de nous des « somnambules », comme le dit Arendt.

Pouvons-nous appliquer cette théorie dans notre contexte? Certains émettent l'idée que la théorie de la banalité du mal est encore valable aujourd'hui : « la standardisation des modes de vie, la surveillance généralisée, une logique de massification politique et économique ou la domination sans partage de l'idéologie libérale nous plongent dans un mal d'autant plus total qu'il est doux, anonyme et presque imperceptible. »² Pour d'autres, il n'y a pas de comparaison entre nos sociétés pluralistes et le totalitarisme. Ils vont même jusqu'à dire que Arendt s'est trompée en parlant de banalité du mal, ne tenant pas

2. ELTCHANINOFF, Michel.
« Gestion des ressources humaines », *ibid.* p. 57.

compte de la notion de passage à l'acte. Cependant, il y a des potentialités d'en arriver éventuellement à l'horreur. Si ce ne sont plus les Juifs aujourd'hui qui sont l'« autre », le « suspect », ce pourrait être les musulmans. Concernant le débat sur l'avortement, il faut dire d'abord qu'Arendt, même si elle était une femme émancipée, n'était pas féministe à son époque. Elle opposait le privé et le politique, alors que le féminisme des années 1970 a propagé l'idée que « le privé est politique ». Pour ce qui est de l'avortement, est-ce qu'on pourrait retirer quelque chose de la théorie de la banalité du mal? Dans le milieu féministe au Québec, il y a une grande réticence à parler de « morale », sans doute un reliquat du pouvoir de l'église catholique et son discours moralisateur. Mais y a-t-il davantage?

Est-ce que sous l'argument du « droit des femmes » — et donc l'appui à la décriminalisation de l'avortement — on cache la question du mal, et donc de l'interrogation morale, c'est-à-dire de la gravité de l'action d'interrompre un processus de vie humaine? et donc l'importance d'être responsable de la prévention des grossesses? N'y a-t-il pas souvent chez les plus jeunes, un manque d'éducation à la sexualité et d'éducation morale qui les rend vulnérables à la banalisation des rapports sexuels? Et cela du côté des filles comme des garçons... Mais les filles seront toujours les premières responsables de leur sexualité, compte tenu des conséquences qu'elles ont à porter. Sans remettre en question la nécessité de favoriser le choix d'une femme dans sa décision d'interrompre une grossesse, il est important qu'elle sache exercer sa responsabilité, c'est-à-dire répondre de son choix en fonction de balises morales, avant tout humaines. C'est aussi cela libérer les femmes....

Entre le mal absolu, et le mal banal, la conscience ne reste-t-elle pas un fondement primordial de l'activité humaine?

ELLES ÉTAIENT LÀ...

Carmina Tremblay

Les femmes changent la lutte... mais comme le rappelle Marie-Ève Surprenant dans l'introduction, lors de la grève étudiante de 2012, l'attention se tourne rapidement vers les leaders étudiants masculins et peu de visibilité ou de crédit est accordé aux femmes. (p.16) Ce livre veut rendre hommage autant « à celles qui ont occupé le devant de la scène [...] qu'aux militantes de l'ombre qui ont souvent porté la grève à bout de bras ». (p. 19)

L'auteure est membre du groupe Phoebé de L'autre Parole

Les femmes changent la lutte... mais l'on ne le sait pas... Il faut lire les témoignages émouvants des 30 femmes qui ont accepté de raconter leur expérience pour le savoir, pour se redonner notre histoire! Pour d'autres, il est encore « trop tôt pour prendre la parole [...] elles doivent d'abord panser leurs plaies ». (p.18) En effet, au moment de recueillir leurs témoignages, « nombreuses étaient celles qui avaient encore des hauts-le-cœur face aux discriminations et aux violences qu'elles avaient vécues au cours de la grève, entre autres, de la part de leurs confrères de lutte ». (p. 313)

Les femmes changent la lutte... à condition qu'elles acceptent de lutter sur deux fronts : celui du féminisme et celui du motif qui déclenche la lutte à laquelle elles participent. Elles sont nombreuses à avoir fait le saut dans la militance étudiante sans penser qu'elles feraient l'expérience douloureuse de l'oppression et de la discrimination parce que femmes. Et comme le rappelle Mylène Bigaouette dans la *Conclusion*, tout comme les pionnières du féminisme et toutes celles qui ont suivi « Elles ont ressenti le besoin de se retrouver en groupes d'affinité non mixtes. Elles ont ressenti le besoin de mettre sur pied des comités femmes... » (p. 314)

Ce livre a été écrit pour que l'apport des femmes (et il est immense comme vous le constaterez à la lecture de ce livre) à la grève étudiante de 2012 ne passe pas sous silence, car il semblerait que l'histoire s'écrit encore et toujours au masculin et que la voix des hommes est encore et toujours la plus forte et la plus crédible. À



preuve : lorsque je suis allée pour me procurer ce livre, qui venait de paraître, dans une librairie bien connue de la rue Mont-Royal, la préposée ne savait pas de quel genre de livre je lui parlais. Était-ce un roman? Ou quoi donc? Après vérification sur son ordinateur... Oui. Nous en avons reçu DEUX exemplaires! Mais où sont-ils? Après 7-8 minutes de recherche, son collègue les a trouvés déjà bien tablettés derrière le comptoir, tandis qu'au moins une douzaine d'exemplaires du livre de Gabriel Nadeau-Dubois (*Tenir tête*) trônaient encore aux premières loges sur le comptoir des nouveautés et cela plusieurs mois après sa parution! L'histoire n'a pas fini de s'écrire au masculin et Micheline Dumont, qui vient d'écrire *Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne indignée* (Éditions du remue-ménage, 2013, 224 p.) n'a pas fini de s'indigner!

Par ailleurs, madame Dumont nous exhorte à faire figurer tout en haut de notre bibliographie l'ouvrage qu'elle a eu « l'honneur et le plaisir de préfacer » et je suis bien d'accord avec elle : il faut absolument lire ce livre... pour constater que nous avons encore bien du chemin à parcourir pour atteindre l'égalité et que le féminisme a encore toute sa raison d'être n'en déplaie à beaucoup de ces messieurs et malheureusement aussi à beaucoup de ces dames.

***Les femmes changent la lutte.
Au cœur du printemps
québécois***

Sous la direction de
Marie-Ève Surprenant
et Mylène Bigaouette

Préface de Micheline Dumont

Montréal,
Éditions du remue-ménage,
2013, 328 p.

LA SCIENCE AU FÉMININ

L'empreinte de toute chose par Elizabeth Gilbert

Christine Lemaire

« Sois assurée, chère amie, que bien des grands et remarquables arts et sciences ont été découverts grâce à la subtilité et à l'intelligence des femmes... »

Cette citation de Christine de Pizan se trouve à la toute fin du dernier roman d'Elizabeth Gilbert dont la trame en est une illustration. Il raconte la vie d'Alma Whittaker, née avec le XIX^e siècle, une scientifique que sa condition de femme a tenu dans l'ombre, tant à cause des obstacles érigés par la société dans laquelle elle évolue, que ceux qu'elle porte en elle, ces derniers étant les plus puissants.

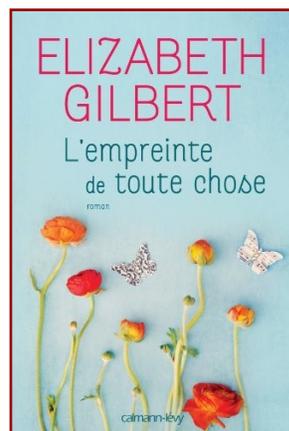
Alma Whittaker est née d'un père anglais et d'une mère hollandaise. Le père est un conquérant : il sait à peine écrire mais il est curieux et surtout, il a le sens des affaires. Très pauvre dans sa jeunesse, il bâtira un empire dans l'import/export de spécimens botaniques et de produits pharmacologiques. Bien que sa fortune soit la plus importante de Philadelphie, il ne pourra jamais s'intégrer à la bonne société qui dédaigne ses origines trop communes.

La mère d'Alma, Beatrix van Devender, est issue d'une famille illustre d'Amsterdam : la direction du jardin botanique de la ville, le Hortus, l'un des plus beaux du monde, leur est confiée depuis des générations. C'est donc Beatrix qui assurera la gestion et la bonne marche de l'entreprise de son mari.

Beatrix est une scientifique pure et dure. Sa condition de femme mariée ne lui permettant pas d'assouvir pleinement cette passion, elle la reportera sur l'éducation de sa fille, Alma, qui saura parler latin, grec, hollandais et français dès sa prime jeunesse. Une autre fille du même âge qu'Alma s'intègre plus tard à la famille : Prudence, adoptée à la suite du décès tragique de ses deux parents. Les deux filles ne seront jamais amies, mais le lien qui les unit se manifestera avec force au cours du roman.

La passion d'Alma pour les plantes s'impose dès son plus jeune âge. Son éducation et sa relation avec un père qui l'a toujours considérée comme une égale, lui permettront de passer outre les dictats de sa société et de s'adonner de tout cœur à une profession qui, d'entrée de jeu, est réservée aux hommes. Elle réussira à s'intégrer dans le cercle étroit des botanistes et à y

L'auteure est membre du groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole



acquérir une certaine crédibilité. À la mort de sa mère, Alma prend la responsabilité des entreprises de son père et, se sentant prisonnière du manoir familial, elle choisit un domaine d'étude particulier : les mousses.

Alma étant laide et son intelligence en imposant, aucun prétendant ne songe à se présenter. À quarante ans, toutefois, elle fait la connaissance d'Ambrose Pike, un homme de dix ans de moins qu'elle. Malgré les ambitions spirituelles, voire ésotériques, d'Ambrose, si étrangères à l'esprit cartésien d'Alma, elle succombe à son charme. Elle se méprend cependant sur les intentions de cet homme en quête de pureté. Alma, dont la libido est assez forte, en sera mortifiée. Le couple finira par se séparer.

La deuxième partie du roman raconte le passage d'Alma de la sédentarité à l'errance. Libérée par la mort de son père, elle décide d'entreprendre un long voyage qui la mènera de Tahiti jusqu'à Amsterdam. Ses recherches sur les mousses l'amènent à élaborer une théorie qui sera en tous points conforme à celle de Darwin. Elizabeth Gilbert révisé donc l'histoire officielle de la course aux idées qui a mené à la découverte de la théorie de l'origine des espèces. De fait, elle ajoute un troisième élément au duo Charles Darwin / Alfred R. Wallace : Alma Whittaker. Mais Alma refusera toujours de publier sa théorie, malgré les pressions de son oncle Van Devender, parce qu'elle la juge imparfaite. Elle se rendra compte plus tard que ni Darwin, ni Wallace n'ont pu combler la faille qui l'empêchait de publier ses travaux.

L'auteure du récit à succès *Mange, prie, aime* nous propose ici un roman tout à fait intéressant, avec des personnages complexes et attachants. L'histoire d'une femme éprise de science, d'idées et de rationalité, confrontée toutefois à l'inexpliqué et au non rationnel. Le livre est captivant de bout en bout, avec peut-être un peu de longueur lors du séjour d'Alma à Tahiti. L'écriture est belle, enjouée et un brin humoristique.

Il s'agit selon moi d'une belle lecture d'été, à faire sur la plage ou dans un jardin, entourée de cette nature si belle et captivante qui fait l'objet de toute la passion de vivre d'Alma Whittaker.

L'empreinte de toute chose

Elizabeth Gilbert

Paris, Calmann-Lévy,
2013, 613 p.

LE GHETTO DE VARSOVIE L'HISTOIRE D'UNE SURVIVANTE

Monique Hamelin

Agata Tuszynska est universitaire et écrivaine, d'origine juive et polonaise, elle a vécu entre autres au Canada et en France. Elle signe cette enquête biographique sur *Wiera Gran, l'accusée*, cette chanteuse très populaire du Ghetto de Varsovie qui a eu comme accompagnateur Wladyslaw Szpilman, le protagoniste du film de Polanski intitulé : *Le pianiste*. Wiera Gran « séduisait avec sa voix comme sortie d'une tristesse des profondeurs. Elle rayonnait d'une lumière intérieure ». (p. 49) Après la guerre, elle s'est produite entre autres au Carnegie Hall de New York et à la salle Pleyel à Paris.

L'auteure est membre du
groupe Vasthi de
L'autre Parole

Pour moi, l'intérêt de ce livre ne réside pas tant dans ce lien qui est fait entre la chanteuse et le célèbre pianiste, mais dans la description, à travers les yeux de Gran et de la chercheuse, de la vie dans le ghetto, et surtout, de l'après... Nous assistons à la quête de l'auteure pour comprendre le ghetto et la vie après celui-ci. Pour ce faire, Tuszynska a rencontré, à de nombreuses reprises, Gran et des gens de son entourage tant en Pologne, que dans les autres pays où a vécu celle qui se disait apatride.

Gran est entrée dans le ghetto pour suivre sa famille. Elle a 20 ans et doit porter le brassard, l'étoile juive. Son métier l'a rendue riche et elle s'occupe d'un orphelinat dans le ghetto, elle donne aussi des concerts au profit des orphelins. Il sera également question de la « Gestapo juive », cette organisation qui collaborait avec les occupants allemands. Le mari de Gran permet sa sortie du ghetto et elle se cache chez des Aryens. Des gens prennent des risques pour elle. À la fin de la guerre, Szpilman lui annonce que la rumeur veut qu'elle ait collaboré... Elle sera éventuellement arrêtée et subira de longs interrogatoires. Elle sera accusée d'avoir collaboré avec l'ennemi, ceux-là mêmes qui ont tué sa famille! (p. 145) Jamais on n'a pu prouver les rumeurs, les allégations. Elle sera innocentée en novembre 1945, mais la rumeur persiste... Dans les entrevues avec l'auteure, Gran accuse même Szpilman d'avoir fait des rafles...

Où est la vérité? Comment élucider ces questions? Comment survivre

dans ce ghetto où les personnes sont confrontées à des situations extrêmes? Et même pour la chercheuse, comment ne pas tomber dans les affres que vit celle qui est le sujet de sa recherche? Comment se sortir de tous ces témoignages contradictoires et aller au-delà des insinuations? Comment débusquer la vérité quand la vérité est si marquée par des situations extrêmes liées à la survie dans le ghetto? L'auteure partage avec la lectrice ou le lecteur la difficulté de faire la part des choses. Elle raconte les vérités et les mensonges qui se disent et toutes les zones de gris, sans parvenir à établir ce qui est vérité ou mensonge. Toute la problématique de la construction de sa vérité par rapport à celle des autres est évoquée. « Mes réflexions découlent de mes conversations avec la mémoire, pas avec la vérité. Car dans ces situations qui frôlent les limites, la vérité n'est pas une. Elle est une somme de tableaux universels. » (p. 207)

Notons que la chanteuse n'apparaît pas comme un personnage particulièrement sympathique. Dans sa vieillesse, elle devient paranoïaque, mais différentes circonstances peuvent expliquer cela. Avec le temps, la folie s'installe également.

Tuszynska s'interroge (p. 230 et s.) sur les motifs qui ont poussé Szpilman, le célèbre pianiste, à éliminer Gran de son autobiographie parue en Pologne dès 1946. Ils ont travaillé plus d'un an ensemble dans le ghetto, ils se sont vus tous les jours. Pourquoi ce silence, pourquoi avoir effacé Gran de sa vie? Il n'y aura pas de réponse.

Selon l'auteure, Gran aurait été une séductrice, mais elle n'aurait pas eu une vie sexuelle heureuse avec les hommes. De plus note-t-elle, elle ne savait pas être reconnaissante entre autres envers son mari. (p. 270)

Après la guerre, la culpabilité des survivants pouvait être très forte. On en voulait aussi aux personnes qui avaient survécu alors que des membres de leur famille avaient été emportés. « Le destin me fait payer très cher d'avoir survécu à l'holocauste juif » disait-elle. (p. 340)

À la fin de sa vie, Gran sait raconter avec des images fortes sa mort civile... le téléphone qui ne sonne plus, puis avec la vieillesse, le



courrier qui se tait.

Ce livre présente des longueurs pour qui n'a pas fréquenté le ghetto, pour qui ne connaît pas tous les protagonistes. Mais sa force est de nous faire découvrir un point de vue nouveau sur le ghetto de Varsovie, les luttes des Juifs pour survivre au quotidien, les compromis, les compromissions mêmes et la reconstruction de ces moments de survie dans la trame personnelle des gens, pour la suite du monde. Il nous rappelle l'importance de la prudence dans la recherche de la vérité alors que suite à une série d'événements tragiques comme la guerre, on veut reconstruire des faits. La rumeur, là comme ailleurs, reste mauvaise conseillère.

Wiera Gran, l'accusée

TUSZYNSKA, Agata

(traduction du polonais par
Isabelle Jannès-Kalinowski)

France, Édition Grasset et
Fasquelle pour la traduction
française en 2011.

Original en 2010,
397 pages.

UN CHEMINEMENT POUR ÉVITER L'AGENDA TROP CHARGÉ

Monique Hamelin

Pour tous les aspects de nos vies, Christine Lemaire, l'auteure de *La surchauffe de nos agendas – Vivre le temps autrement*, trace le chemin pour que nous apprenions à donner de l'espace à ce que l'on privilégie, tant au boulot avec les exigences d'efficacité, de productivité et de ponctualité, que dans nos vies personnelle, familiale, affective où le côté humain prime. Citant les mots d'Henry David Thoreau, elle indique dès le départ quelle sera sa manière de travailler : « Je ne parlerais pas tant de moi, s'il y avait quelqu'un d'autre que je connaissais aussi bien. » (p. 15)

L'auteure est membre du
groupe Vasthi de
L'autre Parole

Christine Lemaire se passionne pour la question du temps. Cette blogueuse (<http://christinelemaire.com>) a publié en 2011 un premier ouvrage intitulé : *À contretemps – Gérer moins, vivre mieux*¹ qui a reçu un accueil fort positif². Christine Lemaire est membre de la collective L'autre Parole depuis de nombreuses années. Nous travaillons toutes les deux en séquence à la production de la revue, mais je n'avais pas eu le plaisir de me laisser entraîner autant au fil de ses réflexions que dans ce livre. J'ai été interpellée par cette réflexion en marche, ce cheminement qu'elle fait et nous demande de faire avec elle pour arriver à s'appriivoiser soi-même, à être attentives à ce que nous ressentons. Elle utilise un matériau qu'elle connaît bien : sa vie.

1. LEMAIRE, Christine. *À contretemps – Gérer moins, vivre mieux*, Montréal, Fides, 2011, 303 p.

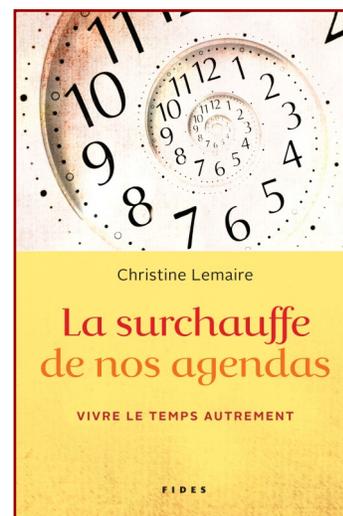
2. Voir entre autres GRATTON, Marie. L'autre Parole, n° 132, p. 59-61; ÉMOND, Louis. *Revue Entre les lignes*, automne 2011, p. 40-42.

Elle indique que si nous pouvons maîtriser certaines choses, nous ne maîtrisons pas le temps. Pour cheminer, cette auteure s'appuie sur la démarche de la psychothérapie corporelle intégrée et les deux outils que sont la conscience et la respiration. Au fil des pages, nous approfondissons ce que sont les différents temps : temps linéaire, temps en spirale, temps panoramique, temps maillon, temps mosaïque, temps écosystème. Certains temps sont plus bienveillants que d'autres. Il faut savoir les reconnaître et travailler avec chacun, interpellant l'autre si nous voulons éviter la *surchauffe*. Trois attitudes sont à cultiver pour vivre le temps autrement : l'autonomie, la conscience de nos limites et la bienveillance au regard de nos limites.

Pour s'épanouir dans le temps et non le remplir (p. 87), Lemaire propose l'agenda comme outil d'observation consciente avec la prise en compte du ressenti et de l'énergie que nous avons. Il faut moins de cinq minutes d'introspection le matin ou le soir selon nos habitudes et une fois l'an, un bilan plus approfondi menant aux orientations de la prochaine année. Professionnelle, cadre, employée ou retraitée de tous les milieux, il y a là des pistes pour mieux vivre.

Parmi les choses que je retiens, il y a l'importance des activités quotidiennes qui nous rappellent toujours à la réalité (p. 109) même si l'agenda est complet. Il faut aussi éviter de se mettre des échéances inutiles, et surtout identifier nos valeurs, les choix essentiels que nous voulons. Notre temps est un écosystème et comme tout écosystème, si le stress est trop présent à un endroit, les autres volets de nos vies vont s'en ressentir.

Arrimer le besoin d'être plus humaine, de vivre d'une manière plus consciente avec les obligations d'efficacité, de productivité et de ponctualité qui découlent de nos vies modernes voilà ce que vise l'auteure. Elle nous propose un cheminement pour y arriver. Il est intéressant, et cela même si nous n'adoptons pas nécessairement les mêmes ou tous les outils proposés. L'essentiel est l'introspection qui développe une autonomie face aux pressions que nous nous mettons et que nous subissons.



***La surchauffe
de nos agendas.
Vivre le temps autrement***

Christine Lemaire

Montréal, Fides, 2011, 210 p.

La revue L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction:

Denise Couture, Monique Dumais, Monique Hamelin, Yvette Téofilovic

Photo de la page couverture: Christine Lemaire

Secrétaire de rédaction: Monique Hamelin

Travail d'édition: Christine Lemaire

*Révision linguistique: Denise Couture, Monique Dumais, Yveline Ghariani,
Monique Hamelin, Christine Lemaire*

Comité Internet: Marie-France Dozois et Denyse Marleau

Pour vous abonner à notre liste d'envoi, écrivez-nous à l'adresse courriel suivante:

I_autreparole@yahoo.ca

Pour nous joindre:

Carmina Tremblay
(514) 598-1833
Courriel: carmina@cooptel.qc.ca

Adresse postale:

C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
